

*La bonne âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht (adaptation de  
Normand Canac-Marquis), mise en scène de Lorraine Pintal  
*Table rase* de Catherine Chabot (collaboration), mise en scène  
de Brigitte Poupart  
*Being Philippe Gold* de Philippe Boutin  
*Manifeste de la Jeune-Fille* d'Olivier Choinière

Gilbert David

Number 260, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86896ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

David, G. (2017). Review of [*La bonne âme du Se-Tchouan* de Bertolt Brecht (adaptation de Normand Canac-Marquis), mise en scène de Lorraine Pintal / *Table rase* de Catherine Chabot (collaboration), mise en scène de Brigitte Poupart / *Being Philippe Gold* de Philippe Boutin / *Manifeste de la Jeune-Fille* d'Olivier Choinière]. *Spirale*, (260), 82–88.

# Théâtres du réel : réconforter ou déstabiliser l'assemblée?

Par Gilbert David

**LA BONNE ÂME DU SE-TCHOUAN**  
*Adaptation de la pièce de Bertolt  
Brecht par Normand Canac-Marquis,  
mise en scène de Lorraine Pintal \**

**TABLE RASE**  
*Texte de Catherine Chabot  
(collaboration), mise en scène  
de Brigitte Poupart \**

**BEING PHILIPPE GOLD**  
*Texte et mise en scène  
de Philippe Boutin \**

**MANIFESTE DE LA JEUNE-FILLE**  
*Texte et mise en scène  
d'Olivier Choinière \**



Dans *Théâtres du réel* (1998), un essai percutant sur le politique en tant que mode spécifique du théâtre, fût-il confidentiel, Maryvonne Saison écarte d'emblée «*tout ce qui renvoie à l'idée naïve selon laquelle une osmose véritable pourrait se produire entre les exigences artistiques et les exigences sociales, ou à celle non moins naïve selon laquelle la bonne volonté sociale et politique garantirait le théâtre d'une efficacité immédiate dans le réel*». De tels propos restent toujours d'une brûlante actualité, tant le théâtre au Québec adhère la plupart du temps à la conviction que, par exemple, le réalisme mimétique, avec l'identification qui lui est inhérente, est susceptible de faire bouger les consciences du seul fait de montrer le «réel». Sans chercher à détailler ici l'argumentaire très serré de l'auteure, je compte m'appuyer sur quelques-unes de ses observations en passant en revue les spectacles retenus pour la présente chronique.

### Le problème avec Brecht à l'ère du néolibéralisme

Les pièces de Brecht ont-elles encore la capacité de percer à jour les contradictions du monde ? Rien n'est moins sûr. Prenons la fameuse «distanciation» qui, en suspendant l'action en cours, entre autres par un *song* bien explicite sur les enjeux sociaux en cause, est censée permettre au spectateur de réfléchir à la situation à laquelle est confronté tel ou tel personnage. Cette technique, parmi bien d'autres que Brecht a toujours présentées comme provisoires et sans cesse à interroger, est devenue de nos jours monnaie courante dans la plupart des théâtres, avec pour résultat un effet de déjà-vu totalement saturé par les savoir-faire des producteurs de beaux spectacles qui confondent un *label* commode avec une recherche qui ne s'arrêterait pas aux lieux communs du théâtre engagé.

Ceux qui me connaissent savent que j'ai été un ardent défenseur du théâtre épique et de la dramaturgie brechtienne à l'époque où, dans les années 1970, le théâtre au Québec se

voyait pris en otage par des factions marxistes-léninistes ou, à l'inverse, par des metteurs en scène incapables d'historiciser les textes «classiques» qu'ils se contentaient de célébrer pour leur valeur humaniste soi-disant universelle. L'approche brechtienne a pu, dans ce contexte, permettre de complexifier les enjeux de la représentation, de casser le vieux modèle psychologisant et de subvertir les leurres de l'identification. Mais, depuis, la conjoncture historique a fait basculer les sociétés occidentales, dont la nôtre, dans un néolibéralisme prédateur à l'échelle mondiale, jetant dans la précarité, sinon la pauvreté, des millions de personnes. Et on imagine mal qu'une «bonne âme» d'ici ou d'ailleurs pourrait y

fin de compte, la portée sociale reste très mince – mais qui a pourtant fait écrire à l'ineffable critique de *La Presse* Luc Boulanger, sans doute encore ébloui par sa lecture récente du «*philosophe Barthes*», qu'on y éprouvait «*[u]n plaisir pour les yeux. Et pour l'âme*» –, pour s'estimer quitte avec le politique ? Eh bien, non !

Un autre problème mérite d'être soulevé en ce qui concerne l'établissement, au Théâtre du Nouveau Monde, d'un répertoire où l'on se targue de programmer les «*classiques d'hier et de demain*». Peut-on mettre à l'affiche Brecht à la suite d'un drame à papa comme *Pourquoi tu pleures... ?* signé par un Christian Bégin qui est, au mieux, un épigone de Marcel

## Les pièces de Brecht ont-elles encore la capacité de percer à jour les contradictions du monde ?

changer quoi que ce soit. Il faut alors se tourner vers des écritures moins consensuelles, plus dérangeantes par leur forme et plus inquiétantes par leur visée critique.

Face à la misère du monde, le Théâtre du Nouveau Monde continue d'afficher des productions bien léchées, et Lorraine Pintal, se contentant de s'abriter sous la couverture d'un brechtisme fétichisé et complètement inoffensif, n'a que faire d'une réflexion sur le si payant régime *mainstream*. Le résultat en est une production de *La bonne âme du Se-Tchouan* certes spectaculaire mais écrasée par les codes d'un *musical*, pour laquelle Philippe Brault n'a su que cloner habilement les rengaines d'un Kurt Weill. Suffit-il d'illustrer avec efficacité un conte exotique, dont, en

Dubé et, au pire, un plumitif qui fait dans le théâtre culinaire qu'exécrait l'auteur de *L'achat du cuivre* ? En fait, les deux auteurs servent *volens nolens* à conforter le public dans ses perceptions routinières du réel, et il y a longtemps que la direction artistique de cette compagnie a, selon le mot célèbre de Brecht, laissé sa conscience avec son chapeau au vestiaire. Comme le souligne Maryvonne Saison : «*Les enjeux politiques, ontologiquement consubstantiels au théâtre, ne sont pas liés à une représentation du politique et du social, par exemple à travers des thèmes adéquats; la relation fondamentale du théâtre au monde qui lui est contemporain ne passe pas par la thématisation obligée de l'actuel et du circonstanciel. [...] Ce sont les réalités en tant que systèmes*

de représentation qu'il faut rendre invraisemblables pour faire naître la tension de la langue et du réel.» Comprenne qui pourra rue Sainte-Catherine Ouest et ailleurs...

Néanmoins, il ne faudrait pas conclure trop vite de ce qui précède qu'il faudrait bêtement «oublier Brecht». Si je pense aujourd'hui que la plupart de ses pièces n'ont plus la pertinence qu'elles ont déjà eue – sauf peut-être *Homme pour homme* ou *Têtes rondes et têtes pointues* –, il y a encore beaucoup à apprendre de la fréquentation de ses écrits sur le théâtre et aussi de la lecture de ses pièces restées fragmentaires, comme *Fatzer* ou *La boutique de pain*.

### Exhiber le trop-plein... ou le vide

Il pourra sembler incongru de mettre en parallèle *Table rase*, d'un collectif féminin dont Catherine Chabot assume l'écriture, en reprise à l'Espace Libre, et *Being Philippe Gold*, l'espèce de mimodrame grotesque de l'inclassable Philippe Boutin présenté à la salle Fred-Barry du théâtre Denise-Pelletier. Comment ne pas y voir pourtant l'expression d'un semblable désarroi à l'égard des comportements désespérants de nos congénères?

Sans vouloir faire un mauvais jeu de mots, il y a à boire et à manger dans le «souper de filles» qui réunit six amies d'enfance, aujourd'hui jeunes

femmes dans la vingtaine avancée, pour une soirée dont le terme sera l'euthanasie de l'une d'entre elles, atteinte d'un mal incurable – une situation dont la charge symbolique rejaillit sur toutes les survivantes, elles-mêmes animées par la dénonciation du cul-de-sac existentiel auquel elles se butent. L'alcool aidant, les amies déballetent leurs sacs sur la sexualité (beaucoup), les hommes, le travail, et procèdent ainsi à une forme d'exutoire *trash* quant à leur impuissance devant la fin du monde annoncée (thème éculé s'il en est) : «*Faut se trouver une raison de vivre sinon c'est ça que ça fait, on capote*», de déclarer Marie-Noëlle au plus fort d'une enfilade de constats dysphoriques. Bien défendue par un sextuor de comédiennes délurées, la production dirigée par Brigitte Poupart reste toutefois campée sur des clichés qui ne toucheront que les convaincu(e)s du potentiel critique d'une séance de défoulement «en temps réel», entre autres par le recours convenu à un naturalisme qui confine le spectateur au voyeurisme – ce qu'accentue paradoxalement l'emplacement de la scène qui dispose le public face à face. On est de la sorte à des années-lumière de la déconstruction à laquelle une Sarah Kane et une Elfriede Jelinek soumettent l'éternel féminin...

De son côté, Philippe Boutin verse dans la bouffonnerie complaisante en confiant à trois comparses clownesques le soin de nous distraire des vicissitudes qu'entraîne la dure réalité d'être... Philippe Gold est l'archétype de l'*homo sapiens sapiens* aux prises avec son indélogeable animalité, figurée au départ par un gorille se tenant au milieu d'un carré de sable, à l'ombre du fameux monolithe vu dans le film *2001, l'odyssée de l'espace* qui va servir d'écran tout au long du spectacle. Composé de différents numéros qui se veulent satiriques en abusant des facilités graveleuses les plus consternantes, *Being Philippe Gold* s'égaré dans le ciel des idées simplettes en voulant exhiber «*le combat perpétuel entre la Raison et l'Absurde*», comme l'écrit péremptoirement l'auteur et metteur



Vicky Bertrand, Marie-Anick Blais, Catherine Chabot, Rose Anne Déry, Sarah Laurendeau et Marie-Noëlle Voisin dans *Table rase*  
Photo : Eve-Maude, T-C photographe



Christophe Payeur dans  
*Being Philippe Gold*  
Photo : Darry Taillon



Maude Guérin dans  
*Manifeste de la Jeune-Fille*  
d'Olivier Choinière  
Photo : Caroline Laberge

en scène dans le programme. Et si le combat qui importe n'était pas plutôt entre la vacuité et la recherche de ses causes...

### **Quand la Jeune-Fille tourne en rond**

Autant le dire d'emblée : Olivier Choinière est l'un des trop rares auteurs québécois à contester le système symbolique qui sous-tend le régime néolibéral actuel, un drôle d'animal qui peut facilement glisser comme une anguille entre des mains, disons, trop empressées. À ce titre, la démarche pour le moins risquée qui a débouché sur la présentation, haute en couleur, de son *Manifeste de la Jeune-Fille* mérite certainement le plus grand respect. Cela dit, il faut aussitôt ajouter que la proposition concoctée par l'auteur et metteur en scène ne convainc qu'à moitié...

Choinière est un adepte de la répétition comme trope apte à débusquer le matraquage (médiatique/idéologique) qui intervient à tout instant dans le quotidien de nos contemporains, souvent avec leur consentement implicite - ce qu'à d'autres époques on a qualifié d'aliénation. Or, le système désormais omnipotent nous condamnerait, estime-t-il, à la plate facticité de sa réitération, selon des formulations plus ou moins cyniques ou suivant l'emploi de l'antiphrase et des procédés d'autodérision. Le monstre de la société administrée, devenue totalitaire, ne serait donc plus vulnérable à des contre-attaques en provenance du champ théâtral. Et tout se passe alors comme si le créateur lançait la serviette avant même de tenter d'inventer une riposte conséquente, en nous renvoyant à l'exhibition de son impuissance et de son échec, reflet allégué du nôtre.

Soit. Il est possible de voir dans cette posture un salutaire exercice de lucidité, dont la partition prend quand même soin de railler les zones de confort. Cependant, pour expliquer sa stratégie d'autoflagellation, Choinière a recours à une formulation qui a de quoi laisser perplexe : «*Loin du cri libérateur, Manifeste de la Jeune-Fille fait le portrait d'une société qui a enfermé la parole dans le discours*»,

**Choinière est un adepte  
de la répétition comme trope  
apte à débusquer  
le matraquage  
(médiatique/idéologique)  
qui intervient à tout instant  
dans le quotidien  
de nos contemporains,  
souvent avec leur  
consentement implicite**

écrit-il dans le programme. Est-il besoin de retourner au Foucault de *L'ordre du discours* pour mettre à mal le défaitisme d'une telle déclaration? S'agissant de saisir en quoi, dans le commentaire, le décalage entre texte premier et texte second joue deux rôles complémentaires – et, ma foi, une pièce est bien le commentaire d'un texte préexistant, qu'on appelle le texte du monde social –, Foucault affirme qu'il est possible «de construire (et indéfiniment) des discours nouveaux» et, paradoxalement, de «dire pour la première fois ce qui cependant avait été déjà dit et [de] répéter inlassablement ce qui pourtant n'avait jamais été dit».

Choinière a-t-il trop vite jugé que tout surgissement d'une parole subversive serait par avance destiné à être récupéré? Son opus ne laisse guère de doute à cet égard. D'où son recours obsessionnel à un carrousel infernal de changements à vue (de

costumes et autres appareils de la société de consommation); d'où aussi sa verve citationnelle (formules de politesse, slogans, images publicitaires, clips tirés de l'actualité, etc.), jusqu'à saturer l'écoute; d'où, enfin, la sidération qui s'empare de sa faune à intervalles réguliers, laquelle finit, en fin de course (les acteurs ne se nous ménagent pas), par jeter bas le masque de sa piteuse complicité avec le *star system* et sa surenchère promotionnelle à coups de beaux produits de mise en marché. Face à cette démission qui entonne les imprécations lugubres du *no future* et de la décadence, je préfère m'en remettre à la perspective ouverte par Antonio Negri dans *Art et multitude* : «[...] lorsque l'art explose et que la synthèse du langage et de la nouveauté s'effectue – un nouvel élément de vie et de connaissance –, une autre dimension de l'éthique est désormais devenue réelle.» ■

\* *LA BONNE ÂME DU SE-TCHOUAN*. Adaptation de la pièce de Bertolt Brecht par Normand Canac-Marquis (à partir d'une traduction littérale de Marie-Elisabeth Morf et Louis Bouchard), musique originale de Philippe Brault, mise en scène de Lorraine Pintal, scénographie de Danièle Lévesque, éclairages d'Erwann Bernard, costumes de Marc Sénécal, conception vidéo de Lionel Arrould. Avec Isabelle Blais, Benoît Landry, Jean Marchand, Bruno Marcil, Daniel Parent, Émile Proulx-Cloutier, ainsi que France Castel, Vincent Fafard, Louise Forestier, Jean Maheux, Pascale Montreuil, Marie-Eve Pelletier, Sylvain Scott, Linda Sorgini et Marie Tifo. Une production du Théâtre du Nouveau Monde. Présentée au Théâtre du Nouveau Monde, à Montréal, du 17 janvier au 15 février 2017.

\* *TABLE RASE*. Texte de Catherine Chabot avec la collaboration de Brigitte Poupart et des interprètes, dramaturgie, mise en scène et scénographie de Brigitte Poupart, éclairages de Molié Salmar. Avec Vicky Bertrand, Marie-Anick Blais, Catherine Chabot, Rose Anne Déry, Sarah Laurendeau et Marie-Noëlle Voisin. Une production de Transthéâtre. Présentée à l'Espace Libre, à Montréal, du 10 au 21 janvier 2017.

\* *BEING PHILIPPE GOLD*. Texte de Philippe Boutin, mise en scène de Philippe Boutin avec la collaboration des comédiens à l'écriture scénique, costumes et accessoires de Noémie Sylvestre et Leilah Dufour-Forget, éclairages de Leticia Hamaoui, conception sonore de Ilyaa Ghafouri, conception vidéo de Félix Gourde et Laurence Baz Morais. Avec Gabriel d'Almeida Freitas, Simon Landry-Désy et Christophe Payeur. Une production de Couronne Nord. Présentée à la salle Fred-Barry du théâtre Denise-Pelletier, à Montréal, du 24 janvier au 11 février 2017.

\* *MANIFESTE DE LA JEUNE-FILLE*. Texte et mise en scène d'Olivier Choinière, décor de Max-Otto Fauteux, costumes d'Elen Ewing, accessoires de Clélia Brissaud, éclairages de Marc Parent, musique d'Éric Forget, vidéo de Michel Antoine Castonguay. Avec Marc Beaupré, Stéphane Crête, Maude Guérin, Emmanuelle Lussier-Martinez, Joanie Martel, Monique Miller et Gilles Renaud. Une coproduction Espace GO et L'Activité. Présentée à l'Espace GO, à Montréal, du 24 janvier au 18 février 2017.



le port  
de tête librairie

262, avenue du Mont-Royal Est  
Montréal, Québec  
514.678.9566  
www.leportdetete.com